



PRIX DU SCÉNARIO
FESTIVAL DE CANNES
2021

DRIVE MY CAR

UN FILM DE RYUSUKE HAMAGUCHI

D'APRÈS LA NOUVELLE DE HARUKI MURAKAMI



22 / 12 / 2021

JAPON - DURÉE : 2H59 - FORMAT : 1 : 1.85 - DOLBY 5.1

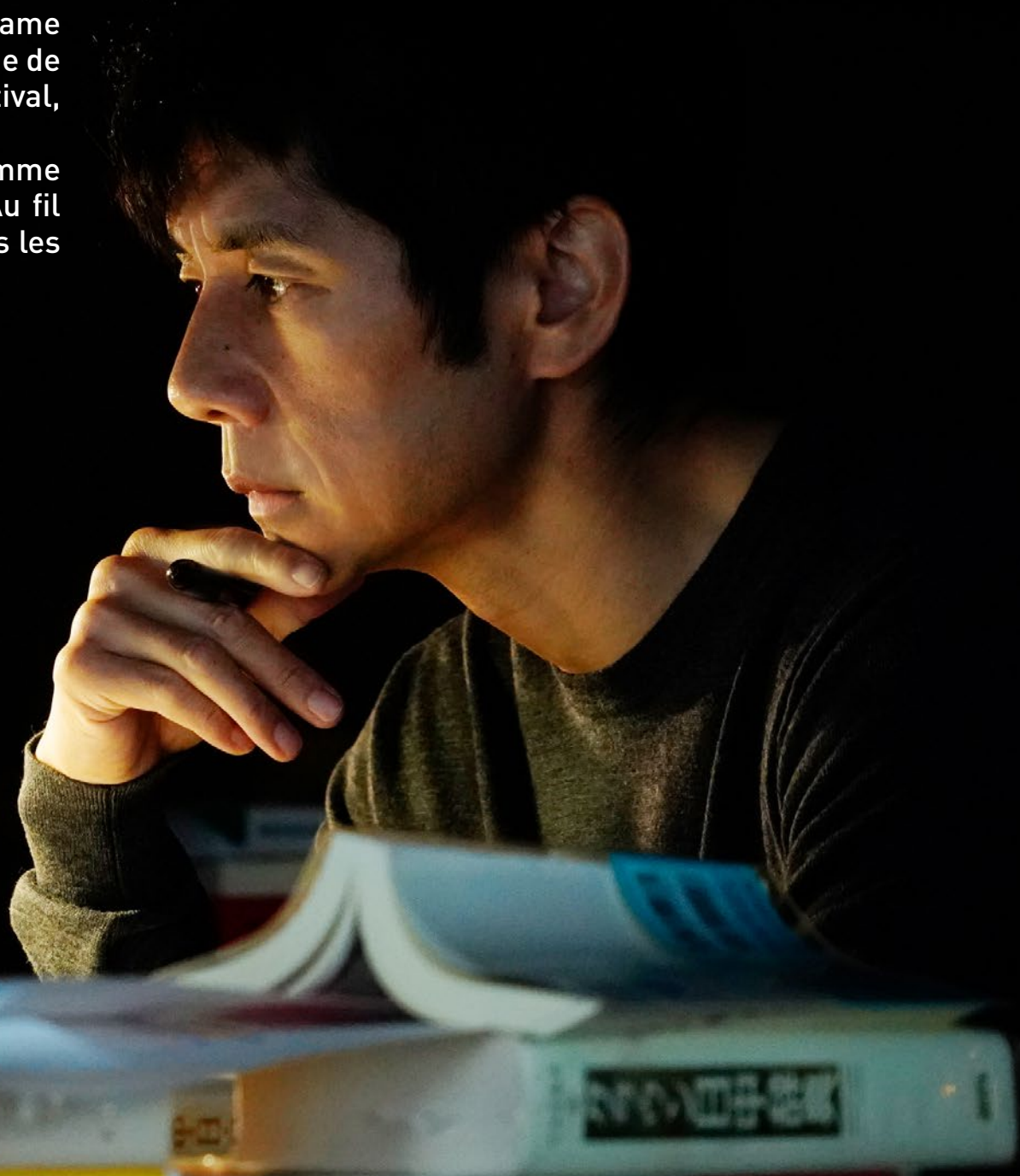


022 808 08 63 / 078 797 23 06 ; contact@sister-distribution.ch

Synopsis

Alors qu'il n'arrive toujours pas à se remettre d'un drame personnel, Yusuke Kafuku, acteur et metteur en scène de théâtre, accepte de monter *Oncle Vania* dans un Festival, à Hiroshima.

Il y fait la connaissance de Misaki, une jeune femme réservée qu'on lui a assignée comme chauffeur. Au fil des trajets, la sincérité croissante de leurs échanges les oblige à faire face à leur passé.



Note d'intention du réalisateur

Il y a trois raisons pour lesquelles j'ai voulu faire un film d'après la nouvelle d'Haruki Murakami, «Drive My Car». La première est qu'elle met en scène deux personnages intrigants, Kafuku et Misaki. Et que leurs interactions se déroulent dans une voiture. Ces descriptions ont ravivé mes propres souvenirs de conversations intimes qui ne peuvent naître que dans cet espace fermé et mobile. Puisque c'est un espace en mouvement, c'est en quelque sorte nulle part, et il y a des moments où cet endroit nous aide à découvrir des aspects de nous-mêmes que nous n'avons jamais montrés à personne, ou des pensées que nous ne pouvions pas mettre en mots auparavant.

Ensuite, l'un des thèmes de la nouvelle est l'art dramatique. Jouer, c'est avoir de multiples identités, ce qui est pour ainsi dire une forme de folie socialement acceptée. En faire son métier est évidemment éprouvant, et provoque même parfois des crises personnelles sérieuses. Mais je connais des gens qui n'ont pas d'autre choix que de le faire. Et ces personnes qui jouent pour gagner leur vie sont en fait guéries par cette folie, ce qui leur permet de continuer à vivre. Considérer le métier d'acteur comme une «façon de survivre», est quelque chose qui m'intéresse depuis longtemps.

La dernière raison tient au personnage ambigu de Takatsuki et à la façon dont l'auteur fait entendre sa «voix». Kafuku est pratiquement certain que Takatsuki a couché avec sa femme peu de temps avant qu'elle ne meure et il estime que «c'était un acteur de seconde zone». Mais un jour, Takatsuki révèle le « point aveugle » de Kafuku. «Si nous voulons vraiment voir l'autre, nous n'avons d'autre moyen que de nous plonger en nous-même» dit-il, et si ce commentaire assez stéréotypé dévaste Kafuku, c'est parce qu'il sent intuitivement qu'il s'agit d'une «vérité» qu'il n'aurait jamais pu atteindre par lui-même - «Ses mots venaient de l'âme, sans fard. En tout cas, il était manifeste qu'il ne jouait pas.»

J'ai pensé : «Je connais des voix comme celle-ci. J'en ai déjà entendu dans la vraie vie.» De plus, je sais qu'une fois qu'on a entendu une voix comme celle-là, on ne peut plus être le même qu'avant, et qu'on est obligé de répondre aux questions formulées par cette voix. La nouvelle ne s'étend pas sur ce qui s'est passé ensuite - moi, j'estimais que la réponse de Kafuku méritait d'être montrée.

Lorsque j'ai commencé à travailler sur l'adaptation de cette nouvelle riche en éléments aussi fascinants, mon objectif était de laisser ces questions et ces réponses se dérouler à la façon d'une chaîne de «voix» apportant la vérité, comme dans la nouvelle, pour finir par la réponse de Kafuku. Il s'agissait aussi de créer pour les spectateurs une expérience qui leur permette de ressentir continuellement, intuitivement, la vérité à travers la fiction qui se joue.

Le film «Drive My Car» y parvient-il ? Je ne sais pas. Je pense qu'il faudra du temps pour répondre à cette question.

Ce que je peux dire à ce stade, c'est que le temps que nous avons passé à filmer cette œuvre a été joyeux. Tous les personnages - à commencer par Kafuku, interprété par Hidetoshi Nishijima - expriment une douleur, mais ce que j'ai ressenti chez tous les acteurs sur le plateau, c'est le plaisir de jouer. Qu'est-ce que la caméra en a tiré ? J'ai sincèrement hâte de voir comment le public réagira à ce film et comment il l'interprètera.

Ryūsuke Hamaguchi

Les citations en italiques sont extraites de la nouvelle «Drive My Car» qui ouvre le recueil «Des hommes sans femmes» de Haruki Murakami (publié en France chez Belfond ; traduit du japonais par Hélène Morita).

Le poids suspendu des émotions

Joli mai !

Le mois de mai 2018 eut probablement pour Ryûsuke Hamaguchi le parfum léger d'une fête. Trois ans après sa réalisation, la sortie de *Senses* (2015) sur les écrans français était annoncé à l'heure précise où le cinéaste découvrait la sélection en compétition à Cannes de son nouveau film *Asako I & II*. Le succès critique et public en salle du premier film, malgré sa durée de cinq heures (distribué en trois parties), attisait aussitôt la curiosité pour le second sorti en France à la fin de cette même année. Comme pour d'autres avant lui (parmi lesquels Naomi Kawase au premier chef, puis Koji Fukada, Katsuya Tomita et à leur suite Tetsuya Mariko et le documentariste Kazuhiro Soda dont les films sortiront pour la première fois sur nos écrans début 2022), l'accueil réservé en France à ses films par les festivals d'abord, le public ensuite, participa à déciller un peu le regard souvent frileux de l'industrie du cinéma japonais à l'égard de jeunes auteurs dont les films ont poussé dans les marges du cinéma commercial local.

Alors qu'il tournait de manière artisanale mais avec une conviction opiniâtre ses premiers films, jusqu'à 2015 au moins Ryûsuke Hamaguchi gagnait sa vie comme assistant à la réalisation sur des films commerciaux. Il se disait alors réalisateur non-professionnel, décrivant à la fois un état de fait, une façon de travailler et la relative indifférence des producteurs, de la distribution et du public pour des films comme les siens. Grâce à un environnement économique plus confortable et la présence de la star Masahiro Higashide au générique, *Asako I & II* se présente à nous comme un film en apparence grand public. Hamaguchi y redistribue avec autant de netteté qu'une sensibilité sidérante des motifs déjà présents dans ses films antérieurs : manifestation et puissance surnaturelle du sentiment amoureux, séparation, disparition, hantise de la catastrophe naturelle et industrielle, deuil et réparation.

Hamaguchi sur le rivage

Quelle que soit la réalité de leur économie, les derniers films d'Hamaguchi démontrent une remarquable aptitude d'adaptation à leurs contextes de

production. Masquant les signes trop visibles de leurs écarts de moyens (casting, nombre de personnages et décors, vue aérienne, huis clos), la mise en scène d'Hamaguchi se mobilise de manière prépondérante autour des pouvoirs dévolus à la parole : conversations ordinaires ou intimes, enregistrements, langage des signes, lecture, répétition, théâtre, sonorités des langues. On sait l'attention essentielle, renouvelée, que donne le cinéaste à cet aspect de l'écriture scénaristique : la parole en actes recouvre moins la valeur d'une explication qu'elle ne vient creuser et donner son relief aux apparences. Les histoires en ce sens nous semblent moins racontées par un scénario dont les oscillations sont imprévisibles qu'elles ne paraissent être intensément vécues par des personnages comme soudainement arrachés à la dimension ordinaire de leur vie.

En cette année 2021, les deux nouveaux films de Ryûsuke Hamaguchi *Contes du hasard et autres fantaisies* (Ours d'argent à la Berlinale) et *Drive my car* (en compétition au Festival de Cannes) livrés à quelques mois de distance donnent à voir par-delà leur communauté d'esprit deux manières limpides de considérer leurs ressources. Dans le premier, les contraintes sont estompées par le déploiement de trois histoires en forme de contes moraux. On évoquera incontestablement Rohmer ou Hong Sang-soo mais c'est l'ombre discrètement portée de Naruse qui pourrait le mieux caractériser les remous fluctuants sous un aspect de surface calme dans la manière de révéler les personnages. Il est admirable que ces courts récits, tendus comme des arcs dans la limite de leur durée, nous fassent presque oublier leur dimension relative de huis clos, les personnages en nombre réduit imposant ainsi la pleine intensité de leur présence. Puisqu'ils ne font que passer, nous ne les quitterons pas une seconde des yeux. Cette attention vaut autant que la formule des contes pour affaire de morale.

Adapté d'une nouvelle d'Haruki Murakami (extraite d'un recueil qui en compte sept, intitulé *Des Hommes sans femmes*), *Drive my car* met d'abord à jour une proximité latente entre l'écrivain et le cinéaste. On

aurait dû y penser plus tôt, se dit-on. S'il prend des libertés avec l'œuvre de l'auteur japonais le plus lu au monde, Hamaguchi ne cherche ni à s'en affranchir ni à élever au carré le poids-mouche d'une nouvelle de cinquante de pages dans un film de trois heures. C'est plutôt l'affaire que l'un et l'autre ont en commun que le film embrasse, l'imagination de lecteur du cinéaste se saisissant d'un texte avec lequel il se sent intimement dialoguer. Il en va ainsi des retours dans le film à la matière même de la nouvelle, allant et venant, refluant à la manière d'un courant que la parole ramène dans le mouvement du film. Prolongeant l'adresse de son titre, le récit de Murakami joue activement son rôle de véhicule, Hamaguchi prenant en quelque sorte place aux côtés de l'écrivain, donnant l'impression de découvrir en germe dans la trajectoire romanesque de *Drive my car* de fertiles ambiguïtés, secrets et questions irrésolues que le film déroule à sa façon, nous laissant, comme Kafuku son personnage principal, le sentiment d'être conduit sur une route au trajet quotidien et sinueux.

Entre autres exemples remarquables de latitudes prises par le cinéaste, celui de donner au début du film vie à Oto, la femme de Kafuku (remarquable Reika Kirishima, déjà actrice dans une adaptation de *Norwegian Wood* de Murakami par Tran Anh Hung) et d'exalter le trauma lié à sa disparition brutale. Comme pour *Asako*, les quatre amies de *Senses*, ou les victimes du tsunami dans la région de Fukushima dans les trois volets documentaires que leur consacra Hamaguchi, les circonstances impliquent un patient travail de reconstruction dont le métier de metteur en scène, ici celui de Kafuku aux prises avec Oncle Vania de Tchekhov, constitue l'exact point d'intersection entre réel et métaphore. Faire du cinéma, c'est se placer du côté du vivant, dans le cas d'Hamaguchi, du côté de ceux qui ont par expérience des raisons de craindre un mauvais tour du destin et reprennent doucement pied dans leur vie en trouvant la force de donner une suite à leur histoire. Une façon de rappeler que le film ne connaît qu'un seul ordre : celui de son défilement imperturbable. Le passé peut bien faire retour, ni oublier ni jamais seulement souvenir, le film se déroule toujours au présent opposant sa palpitation à toute pétrification mortifère.



Passer le volant

Il y a ces moments où un simple petit changement de place peut avoir un effet dont la magnitude est inexplicable. Un peu forcé par le règlement du théâtre où il monte sa pièce, Kafuku cède sa place de conducteur à une jeune et impénétrable chauffeuse, Misaki. Un même trajet quotidien aller-retour répété (mais toujours filmé différemment) entre la résidence temporaire du metteur en scène et le théâtre où ses acteurs s'épuisent à lire et relire chaque jour le même texte. Rien ne semble pouvoir faire dévier Kafuku qui s'attache à ses habitudes pour ne pas vaciller davantage. Mais circulant désormais assis à l'arrière de sa repérable Saab 900 rouge et sa conduite à gauche, Kafuku module imperceptiblement son point de vue et celui de son écoute dans cette voiture aux allures d'atelier mouvant où il aime (se) raconter des histoires et jadis entendre celles imaginées par sa femme. Depuis la banquette arrière et le point de recul qu'elle offre sur la route, lâchant le volant, Kafuku va aller s'accommodant d'un ajustement de sa réalité, imperceptible et merveilleuse oscillation de son monde intérieur, indice encore dormant d'une possible réparation, d'un recouvrement de la conscience et de ce cheminement à deux qu'il entreprend sans le savoir avec Misaki.

Le volant que Murakami place entre les mains d'Hamaguchi semble lesté d'un même pouvoir. *Drive my car* pourrait être la formule magique que le cinéaste rêve de voir un jour prononcée par la plupart de ses personnages. Faisant ensemble le bout de chemin qui les sépare encore d'eux-mêmes, ils ne savent sans doute jamais qu'être deux, mais désormais confiants dans leur aptitude à accueillir en eux les incertitudes de l'autre.

Les routes que trace, un film après l'autre, Ryūsuke Hamaguchi, échappant avec d'autres à la centralité tokyoïte du cinéma japonais, sont comme de sublimes reconquêtes sur la carte d'un romanescque où inconscient et merveilleux forcent l'épreuve de l'existence.

Jérôme Baron

Directeur artistique du Festival des 3 Continents





Biographie de Ryûsuke Hamaguchi

Le réalisateur Ryûsuke Hamaguchi est né en 1978. Après avoir obtenu son diplôme d'Art en mars 2003 à l'Université de Tokyo, il travaille en tant qu'assistant réalisateur pour le cinéma et la télévision pendant trois ans. Il suit ensuite un deuxième cycle de Cinéma à la University of Arts. Il obtient son master de cinéma en mars 2008.

Passion, son film de fin d'études, est très bien reçu par ses professeurs, notamment par le réalisateur Kiyoshi Kurosawa, et il est acclamé au Festival International de San Sebastian, ainsi qu'au Tokyo Filmex en 2008. Il enchaîne ensuite plusieurs projets, notamment une trilogie documentaire co-réalisée avec Ko Sakai, qui donne la parole aux victimes du tremblement de terre touchant la côte nord-est du Japon en 2011.

En 2015, *Senses* reçoit un Prix d'interprétation féminin collectif au Festival de Locarno.

En 2018, *Asako I & II* rejoint la sélection officielle du Festival de Cannes, en compétition.

Contes du hasard et autres fantaisies remporte le Grand Prix du Jury - Ours d'argent au Festival de Berlin 2021.

Ryûsuke Hamaguchi a également coécrit le scénario des *Amants sacrifiés*, dernier film de Kiyoshi Kurosawa, Lion d'argent au Festival de Venise 2020.

Filmographie de Ryûsuke Hamaguchi

- 2008** *PASSION* - Festival de San Sebastian et Tokyo Filmex
- 2009** *I LOVE THEE FOR GOOD* - Festival International Paris Cinéma
- 2010** *THE DEPTHS* - Tokyo Filmex
- 2011** *SOUND OF WAVES* (documentaire coréalisé avec Ko Sakai) - Festival de Locarno
- 2012** *INTIMACIES*
- 2013** *VOICE OF THE WAVES* - Shinchu Town (documentaire coréalisé avec Ko Sakai) - Festival International du documentaire de Yamagata
VOICE OF THE WAVES - Kisenuma (documentaire coréalisé avec Ko Sakai) - Festival International du documentaire de Yamagata
STORYTELLERS (documentaire coréalisé avec Ko Sakai) - Festival International du documentaire de Yamagata
- 2013** *TOUCHING THE SKIN OF EERINESS*
- 2015** *SENSES* - Prix d'interprétation féminin collectif - Festival de Locarno
Prix du public - Festival des 3 continents
Soleil du meilleur film - Kinotayo
- 2016** *HEAVEN IS STILL FAR AWAY* (court-métrage)
- 2018** *ASAKO I & II* - Festival de Cannes, en compétition
- 2021** *CONTES DU HASARD ET AUTRES FANTAISIES* - Grand Prix du Jury - Ours d'argent - Festival de Berlin
DRIVE MY CAR - Festival de Cannes, en compétition

Les acteurs

Hidetoshi Nishijima (Yusuke Kafuku)

Né en 1971 à Tokyo, Hidetoshi Nishijima travaille pour le cinéma et pour la télévision depuis 1994. Il a tourné dans plus de soixante films. In 1999, il obtient son premier rôle principal dans *Licence to live*, de Kiyoshi Kurosawa : il y incarne un jeune homme essayant de retrouver une vie normale après dix ans de coma. Il remporte le prix du meilleur acteur aux Japan Professional Awards. Il tient aussi le premier rôle de *Dolls*, de Takeshi Kitano, en compétition au Festival de Venise 2002. Il retrouve le Festival de Venise en 2011 pour *Cut*, d'Amir Naderi, entièrement tourné au Japon : dans un rôle marquant, Hidetoshi Nishijima y incarne un cinéaste qui endosse les dettes de son frère auprès de la Mafia locale. Il est l'une des voix principales du *Vent se lève*, d'Hayao Miyazaki, en 2013. In 2016, il joue dans deux films présentés au Festival de Berlin : *While the women are sleeping*, premier film japonais de Wayne Wang, où il partage l'affiche avec Takeshi Kitano ; et *Creepy*, de Kiyoshi Kurosawa. En 2020, il tient le rôle principal de *Voices in the wind*, de Nobuhiro Suwa, doublement primé au Festival de Berlin.

Tôko Miura (Misaki Watari)

Elle est née à Hokkaido in 1996. Parmi sa filmographie, citons *Our huff and puff journey*, de Daigo Matsui (2015), *Tsukiko*, de Michio Koshikawa (2017), *Dynamite Graffiti*, de Masanori Tominaga (2018), *Romance doll*, de Yuki Tanada (2020) et *I shall live by myself*, de Shuichi Okita, présenté au Festival de Busan 2020. Elle est aussi chanteuse : son premier mini-album, *Asterisk*, a été publié en 2020.

Masaki Osada (Koshi Takatsuki)

Il est né à Tokyo en 1989. Il a notamment joué dans *A gentle breeze in the village*, de Nobuhiro Yamashita (2017), *Gintama*, de Yuichi Fukuda (2017), *The Many Faces of Ito*, de Ryuichi Hiroki (2018), *Family story*, de Takeyoshi Yamamoto (2018), *Child of the stars*, de Tatsushi Ohmori (2020) et *The Night beyond the tricorned window* de Yukihiro Morigaki (2021) Parmi ses films à venir le remake japonais de *Cube*, de Vincenzo Natali, par Yasuhiko Shimizu

Liste artistique

Yusuke Kafuku Hidetoshi Nishijima
Misaki Watari Tôko Miura
Koshi Takatsuki Masaki Okada
Oto Kafuku Reika Kirishima
Lee Yoon-a Park Yurim
Yoon-su Jin Daeyeon

Liste technique

Réalisation Ryûsuke Hamaguchi
Scénario Ryûsuke Hamaguchi, Takamasa Oe
Adapté de Haruki Murakami
Producteur Teruhisa Yamamoto
Coproducteurs Tamon Kondo, Eunkyong Lee
Producteurs exécutives Kazuo Nakanishi, Yuji Sadai
Musique Eiko Ishibashi
Image Hidetoshi Shinomiya
Cadreur Taiki Takai
Assistant Réalisateur Hayato Kawai, Hiroki Kubota
Son Izuta Kadoaki, Miki Nomura
Direction de production Hyeonsun Seo
Décors Mami Kagamoto
Costume Haruki Koketsu
Maquillage et coiffure Haruko Ichikawa
Montage Azusa Yamazaki
Coordinateur coréen Mizy Kwon